

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 48

Artikel: Le feuilleton : les bruits qui courent : [suite]
Autor: Amiguet, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222215>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lages traversés, où après le récit palpitant des chasseurs, les verres furent vidés à la santé des gens de Combremont, du loup tué et... de ceux que le filet et l'assommoir attendaient.

Rassurez-vous, lecteurs, vous pouvez aller en toute sécurité vous promener dans la belle forêt de Montfroid; vous y entendrez de merveilleux concerts d'oiseaux que n'accompagne aucun hurlement sinistre: vous n'y verrez pas de fauves aux yeux ardents... peut-être y rencontrerez-vous seulement quelque loup ravissant qui, — dédaigneux du troupeau, — s'est emparé de la bergère et l'entraîne dans la grande solitude ombragée et mystérieuse. Elle se laisse faire et son regard d'azur ou de noisette implore, mais ce n'est pas de crainte: ne chassez pas le loup!

Jacques Desbioles.

VOUS L'AVEZ MERITÉE



Le syndic des Grangettes est un homme d'esprit.

On cite de lui de très jolis mots qui ont fait fortune.

— Comme je voudrais, disait-il un jour, connaître un pays où l'on ne meure jamais; c'est là que j'irais finir mes jours.

On lui prête aussi cette piquante expression consignée en caractère gras sur l'annonce du dernier concours régional:

« Le concours des taureaux sera ouvert dès que le syndic y aura fait son apparition. »

Il est l'auteur d'une fameuse « circulaire sur la circulation des chiens enragés » dont l'article premier est à lui seul un poème: « toutes les fois qu'un habitant et des chiens non muselés se rencontreront, il faudra les tuer! »

Malgré tout, le syndic, homme de bon sens, était resté sympathique et populaire. Ses électeurs lui renouvelaient périodiquement leur confiance. Lors de l'inauguration du battoir, qui devait servir en même temps de salle de spectacle, ses administrés reconnaissants organisèrent en son honneur une magnifique manifestation. Celle-ci fut malheureusement ternie par un incident burlesque dont le hasard endossa la responsabilité. Le cortège municipal, syndic en tête, devait traverser la grand'rue du village aux accents de la fanfare; on avait pavoisé sur le parcours et un arc de triomphe avait été élevé sur la route; une belle couronne de laurier, suspendue à une corde, portait, à l'intention de l'honorable magistrat, cette inscription en lettres dorées:

« Vous l'avez méritée! »

Or, quelques instants avant le passage de la « parade », un malencontreux coup de vent enleva la couronne, ne laissant subsister que la corde et la dédicace.

Les adversaires du syndic en ont bien ri.

A. Mex.



LES BRUITS QUI COURENT

Au logis, dans sa grande maison du bourg, David Vaudroz était maître incontesté, mais non point tyrannique, et tante Jeanne, servante depuis sa petite enfance dans la famille de David, administrait le ménage en toute liberté.

— Chacun son affaire, disait le syndic. Jeanne à la cuisine et à la dépense, moi à l'écurie et aux vignes; département de l'intérieur et département des travaux publics. Quant aux finances, ma fi! il faut bien que nous disions tous les deux notre petit mot... mais il n'y a jamais de crise.

Et ça marchait admirablement. D'ailleurs la vieille Jeanne considérait son syndic comme un être absolument unique, apte à toutes choses, prudent et probe plus que pas un.

— Ces municipaux, disait-elle parfois avec un air de superbe dédain, ces municipaux? mais ils devraient être à genoux devant lui. Sauraient-ils seulement se retourner sans David? Ah! ah! on le sait assez à Lausanne. Ces mes-

sieurs du Château en ont grande idée, allez seulement! oui, oui, ils savent ce qui en est.

Cette admiration ne l'empêchait point de bougonner contre la trop grande générosité de son maître et de vouer à toutes les géhennes nombre de pique-assiettes et d'emprunteurs dont David Vaudroz ne savait se débarrasser qu'en mettant la main à la poche.

— Vous verrez, s'ils ne le jetteront pas sur la paille! Heureusement que je suis là.

Sa présence ne modifiait en rien les largesses du syndic, mais tante Jeanne s'imaginait que ces largesses eussent été bien plus considérables si elle n'avait « veillé au grain », et cette illusion de bon serviteur apaisait ses inquiétudes. D'ailleurs, elle ne se permettait jamais une observation trop familière; à peine un mot, de temps à autre, une allusion aux « gens qui savent prendre où il y a », aux « visiteurs qui connaissent l'heure du dîner », aux « flatteurs qui tendent la main ». Pas davantage. David Vaudroz comprenait l'allusion, il la savait suggérée par une affection rare et ne s'en fâchait aucunement. Parfois, aussi, il riait, disant:

— Allons! allons! Ne sé fo pas mo l'eideowri dévan ke Pein sai tein¹.

La vieille servante levait, alors, les bras au ciel et se sauvait à sa cuisine en poussant des soupirs et en maugréant contre les hommes qui n'ont rien d'escient. Mais il n'eût pas fait bon lui aller dire que M. le syndic en manquait. Petite, sèche, de dix ans plus âgée que son maître, mais ne le paraissant guère, elle trottait menu, du matin au soir. Levée avant les domestiques, couchée la dernière, jamais lasse, jamais malade, Jeanne avait coutume de dire: « Quand je m'aliterai, ce sera pour mourir » et elle ajoutait gravement: « A la volonté de Dieu ». Elle ne craignait pas la mort. Cependant un souci la poignait en y pensant: « Quand je ne serai plus là, comment ça marchera-t-il chez nous? »

Pendant nombre d'années, elle avait espéré que le syndic se marierait. Mais l'âge mûr et la vieillesse étaient venus sans que, plus tard, elle partie, il se laissât gruger par Pierre, Paul, Jacques et Jean. Aussi s'efforçait-elle à former des domestiques et à les rendre dignes de lui succéder en toutes choses; mais baste! On n'impose pas les affections et les dévouements. Sans y renoncer, toutefois, elle ne comptait plus guère sur un résultat appréciable. Toujours gaie, la vieille Jeanne chantonait en nourrissant ses poules et en pétrissant son pain. Mais lors des grandes opérations ménagères, aux jours de lessive, de boucherie, de vendange, etc. elle ne plaisantait plus et il ne fallait pas encombrer son chemin. C'est pourquoy, ce matin-là, après avoir taquiné la tripière, David Vaudroz, laissant les deux femmes régner à la cuisine, s'était retiré dans son cabinet où l'attendait quelque besogne d'administration communale.

Cabinet est un mot pompeux. Monsieur le syndic en parlant de sa chambre de travail ne l'eût pas employé. Il appelait cette petite pièce, tapissée d'un papier gris-bleu: « Mon bureau ». D'ailleurs, rien de luxueux ni d'artistique ne la différenciait d'une chambre ordinaire: des rideaux blancs à l'unique fenêtre, un secrétaire empire, un fauteil Louis XIII à oreillettes qui, sans doute, avait senti le poids de plusieurs générations de Vaudroz, deux ou trois chaises de paille à haut dossier et à croisillon, un modeste sofa recouvert en damas vert, une table sur laquelle des papiers d'affaires s'alignaient, soigneusement classés; c'était tout l'ameublement. Pas de bibelots, pas de tableaux rares. David Vaudroz ignorait ces choses. Seulement, comme souvenirs plus que comme ornements, deux chromos étaient accrochés au mur. Le général Dufour et son état-major faisait pendant au général Herzog entouré de ses officiers. En 1870, David Vaudroz, sergent de carabiniers, avait été à la frontière. L'image de Hans Herzog et de ses colonels symbolisait cette époque belliqueuse. Vis-à-vis, sur l'autre paroi, une carte du canton de Vaud et un grand daguerréotype un peu effacé: le père de David, superbe artilleur, coiffé

¹ Il ne faut pas se désoler avant qu'il en soit temps.

du haut shako et sanglé dans sa petite veste à pans, semblait veiller sur la maman, toute jolie et toute fluette, avec sa coiffe de dentelles et son fichu de soie fleurie.

Souvent au cours des heures vécues dans ce paisible bureau, le syndic quittait son fauteuil pour regarder cette image indécisée comme un rêve et qui, mieux, peut-être, qu'une photographie très nette, évoquait le souvenir de la mère défunte. Il l'avait tant aimée, cette petite maman, aimée d'une affection un peu compatissante pour la femme frêle et malade qui s'étonnait d'avoir mis au monde un si fort garçon et s'écriait, parfois, presque effrayée: « Que tu es grand, mon David! que tu es grand! »

Il y avait aussi quelques livres sur une étagère: des recueils de lois, des annuaires, des traités d'administration forestière et des manuels de culture, des numéros du *Conteur Vaudois*, mais peu de littérature, si ce n'est une collection complète d'Urbain Olivier. Ah! lorsque son père Henri Gaillard, professeur au collège, venait fumer un bout de « Grandson » chez le syndic, il ne manquait pas à railler la prédilection du magistrat pour le romancier de Givrins. David Vaudroz ne s'en offensait pas.

(A suivre.)

F. Amiguet.

Cuisine nourrissante. Il faut qu'une ménagère dispose d'aliments nourrissants par eux-mêmes, et aussi des moyens de rendre sa cuisine savoureuse, car les mets fades sont difficilement digestibles. Au moyen des Potages Maggi, elle fera des soupes riches en éléments nutritifs et éminemment digestibles; au moyen des Farineux Maggi, une foule de plats légers et substantiels; avec le Bouillon Maggi en Cubes, un bouillon exquis et réconfortant; à l'aide de l'Arôme Maggi, elle donnera la saveur indispensable aux mets. C'est ainsi qu'en permettant de faire une cuisine nourrissante, les Produits Maggi rendent service.

Pour la rédaction:

J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Rentes viagères différées

Tous renseignements gratuits sur

L'ASSURANCE - VIEILLESSE

sont fournis par la

Caisse Cantonale Vaudoise des RETRAITES POPULAIRES

Bâtiment du Crédit Foncier Vaudois
Téléphone 28.426 LAUSANNE

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POMILLON, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.